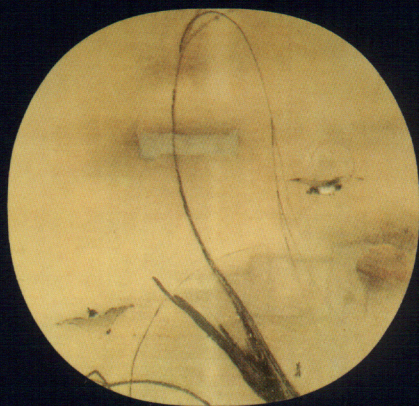


CLAUDE ROY



L'AMI QUI VENAIT
DE L'AN MIL

L'UN
ET
L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication

琴心臨於為陽信又起以詩
 注於此觀彼公而碎後步命
 態宛然紅鳥雲誰夢幻於愛
 風晨合息神顧開右德元非
 相石上三王信昔款莫認濰州
 題解屏落花大雪點茶煙



故二題改一條云
 傳神在於顧頰
 善書怪下顧見頰
 形使人此屏面之
 不作眉目見者皆失
 笑知其為吾也
 銀此條乃如此
 依之真
 右極里虎戲
 既見此後四集



Su Dongpo. Portrait par Li Longmien.

L'AUTRE ET L'UN

L'autre fut de passage sur terre il y a environ mille ans (1037-1101). L'un est de passage ici, actuellement. Il regarde en ce moment une vanesse, aux ailes décorées d'un subtil motif oriental. Le papillon bat des ailes sur le bord de la fenêtre à tabatière du grenier où l'un écrit et rêve. Que veut dire *actuellement* pour une vanesse, le temps d'un battement d'ailes ? Qu'est-ce que cela veut dire pour l'un ? Qu'est-ce que cela voulait dire pour l'autre ?

Quand l'un, l'*actuel*, dit que l'autre est son ami, qu'est-ce que cela peut signifier ? L'un ne connaît pas, et ne connaîtra jamais, le visage de l'autre, la couleur de ses yeux, le timbre de sa voix, son odeur de vivant. L'autre parlait une langue que l'un ne parle pas. Ceux qui la parlent encore ne la parlent pourtant plus tout à fait, parce qu'elle a changé avec les siècles, au fil des cataractes du temps, des inondations, des séismes et de la simple, naturelle

usure des mots, limés comme s'usent les galets dans le torrent des âges.

Déjà l'amitié pour celui qui est là, qu'on peut regarder, écouter, toucher, sentir, ce n'est pas si facile à comprendre. Quant à l'amitié pour une trace, la sympathie pour une ombre, le plaisir pris à la présence d'un absent, est-ce un sentiment raisonnable ? Mais les sentiments sont-ils tenus d'être raisonnables ?

Les escargots, dans le jardin, quand ils se mettent en route, laissent derrière eux sur les feuilles de salade un petit ruban luisant, leur sillage. Que laisse à déchiffrer, après mille ans, la piste d'un humain ?

Et pourquoi aimer à distance de siècles celui-là, l'autre, quand des milliards de milliards qui auraient pu aussi bien être les amis de l'un ont été engloutis dans les *whirlwinds of time*, sans rien laisser d'eux, pas une griffure, pas une empreinte : rien.

Les pourquoi, les pourquoi des pourquoi, les pourquoi des pourquoi des pourquoi ricochent sur l'étendue de l'étonnement sans terme, sur la surprise d'exister. Comment disait l'ami qui voulait expliquer ce que c'est qu'être ami ? « *Parce que c'était lui. Parce que c'était moi.* »

Quand l'un pense à l'autre, il a parfois la présomption, la tentation, la folle audace de se dire : « *Parce que lui c'est moi.* »

Ce n'est pas vrai, bien sûr. Il suffit pourtant d'un éclair d'unique identité, d'une étincelle de confusion entre l'autre et l'un, un millièmè de millièmè de seconde à l'horloge sidérale, pour que l'autre et l'un disent d'une seule voix : moi c'est toi.

Et c'est vrai.

CE PRINTEMPS-LÀ, EN CHINE

Ce printemps-là, en Chine, l'avenir est radieux. Les lendemains chantent déjà à pleins poumons. Les dirigeants ont souscrit une assurance sur le sens de l'Histoire et le bonheur de tous est garanti par l'État. Le passé encore proche était tellement sanglant qu'un peu de paix fait du bien : reprendre souffle, retrousser ses manches, se partager la terre, obliger les fleuves à rentrer dans leur lit. L'occupation japonaise a été un cauchemar selon les plans du Grand État-Major nippon, la guerre civile une chaîne de tremblements de terre. Les nouveaux directeurs du peuple sont des hommes calmes, honnêtes, précis. Ils savent où on va. Les « masses » ont confiance. L'Histoire espère. Le futur est parti du pied gauche.

1790, 1830, 1848, 1870, 1917. On se dit, en grognant contre son « pessimisme », que l'espérance dure trois mois ou trois ans, guère plus. Ensuite, il suffit d'un demi-siècle ou à peine plus pour déses-

pérer l'espérance. (Il faut se souvenir aussi que les semailles faites pendant le temps d'espoir fructifient souvent très longtemps après : 1793 ne fait pas fleurir la république démocratique, mais pourtant, vers les ans 1900, la République française est moins vilaine à voir qu'on aurait pu le craindre après la Terreur et Napoléon.)

Ce printemps-là Lao She venait de terminer une pièce de théâtre sur la construction d'un tout-à-l'égout dans une rue populaire de Pékin. Il disait qu'il n'y a pas de tâche modeste et de peu d'importance quand on veut servir le peuple. Il disait qu'il y en avait au moins pour un demi-siècle à mettre tout en ordre, chaque chose à sa place de justice, y compris, disait-il en riant, les excréments du peuple. Lao She avait quitté les États-Unis où il était célèbre et riche. Il était revenu de l'exil pour aider sa Chine à sortir du malheur. Son plus beau livre était déjà ancien, l'histoire du tireur de pousse-pousse. Observation, compassion, humour, pas une goutte de larmoiement, et ce style sec qui ne veut pas dire que le cœur est sec – au contraire. J'aimais bien Lao She. C'était un homme qui ne s'arrêtait pas en route. Je n'ai jamais pu tirer au clair la fin de sa vie, pendant la Révolution culturelle. L'a-t-on tué en le battant trop fort ? S'est-il suicidé dans le désespoir ? La police a conduit sa femme au lac de l'Ouest. Il y avait un corps sous une

couverture. Le flic a soulevé le bas, a montré à sa femme les pieds trempés du mort. « Reconnaissez-vous ses chaussures ? » « Oui. » On l'a reconduite à la voiture. Elle dit qu'elle n'a pleuré qu'après.

La veille de mon départ pour Hangchou j'avais dîné avec Lao She et le vieux grand acteur Mei Lanfang. C'était un gentleman très distingué, très cultivé, très courtoisement homosexuel. Dans les *Adieux de Xian Yu à sa favorite Yu Shi* le vieux maître de l'emploi *tan* – les rôles féminins – était si fine, si juste, si émouvante, qu'en entrant dans sa loge après la représentation je ne savais plus très bien à qui je parlais. À la jeune femme de la pièce ? Ou au monsieur d'âge mûr que j'avais rencontré quelques jours auparavant chez l'adroit Kuo Mo jo ?

Ce soir-là Mei Lanfang et Lao She firent des plaisanteries sur le zèle marxiste-léniniste des fonctionnaires de la culture. Les bureaucrates tentaient d'expurger les opéras et les pièces classiques de toute trace de *superstition*, filles-renards, fées, magiciens. « Imaginez, disait Mei, qu'on vous interdise dans les *Contes de Perrault* de montrer les fées et leur baguette magique, la métamorphose de Cendrillon et les crapauds sortant de la bouche de la vieille sorcière ! »

Dans ma trop longue expérience du « socialisme réel », application brutale et délirante de principes

trop simplistes et trop *évidents* pour pouvoir être adoptés sommairement, j'ai longtemps cru que la faille qui conduit au doute et du doute à la rupture était toujours la même. On commence par critiquer la « politique culturelle » et ses absurdités, Jdanov et Chou Yang, leurs équivalents hongrois, tchèques, nord-coréens, roumains, etc. et au sommet, Staline et le président Mao Zedong. À la fin, c'est la politique communiste elle-même qu'on jette aux orties. Au début, on a l'audace de dire qu'on fait tout de même avaler trop de couleuvres aux intellectuels. Mais heureusement, les ouvriers, les ingénieurs, les savants, les techniciens, eux, sont heureux. Un jour on s'aperçoit qu'en réalité tout le monde est malheureux, que chacun dans sa spécialité constate qu'on va au désastre, mais reste persuadé que dans les autres domaines (ceux où on n'a aucune compétence) le « socialisme réel » est un triomphe. À la fin le mur des illusions s'écroule, puis le mur de Berlin. Une horrible poussière se lève des décombres, brouillant la vue sans toujours éclaircir les idées.

LES COLLINES AU BORD
DU LAC

Nous arrivâmes à Hangchou à ce moment de l'année où dans la Chine du Sud-Est le temps hésite entre le printemps un peu acide, piquant encore ses aiguilles froides dans la peau, et l'été ronronnant sa chaleur, gros chat couleur de feu, bouilloire de cuivre gai. Le camarade Wang Yen, du Comité du Parti de Hangchou, agrafait fièrement sept porte-mine et crayons Bic à la poche de droite de sa vareuse bleue : c'était le signe de son importance. Il eut du mal à cacher sa désapprobation : on m'avait laissé, de Pékin à Hangchou, en compagnie d'un obscur professeur qui avait fait des études à Paris. Nous pouvions donc très bien nous passer d'interprète. Ce qui voulait dire que le Comité du Parti et le camarade Wang devraient souvent se passer de *rapport*. Pour atténuer la souffrance de Wang, nous adoptâmes un compromis. Nous visiterions le matin en compagnie de Wang ou de cadres sérieux les indispensables usines, ateliers,

coopératives, écoles, hôpitaux, dispensaires, musées de la Libération, casernes de l'Armée populaire. Les faiseurs de *rapports* auraient ainsi du grain à moudre. Je demandais seulement d'avoir champ libre l'après-midi pour rédiger mes notes.

Il y avait des journées encore chargées d'humidité, brume de soleil, vapeur d'eau, toiles d'araignées de gouttelettes infimes, gris des nuages, et d'autres jours de plein soleil, de ce plein soleil qui n'est jamais, dans les cités des eaux comme Venise, Stockholm ou Hangchou, sécheresse ou torridité. La mer n'est pas loin, le fleuve est là, et son estuaire ouvert. Nous logions au bord du lac de l'Ouest. Mon compagnon de route était aussi content que moi de découvrir la ville au lac célèbre. Pendant ses années de France (et de Suisse), Lo Dakang avait traduit beaucoup de poèmes des Tang et des Song écrits sur ces rives. Mais il n'y avait jamais posé le pied.

Quand on s'éloigne de la rive du lac vers le temple Ling Yin au nord-ouest ou vers la pagode des Six Harmonies, plus bas vers l'estuaire du fleuve, on se libère des échoppes de « souvenirs » ou des marchands de thé et casse-croûte, qui ont ce côté « bords de la Marne à Nogent » que l'appel au touriste donne à tous les sites célèbres du monde. Ce printemps-là, ni Coca-Cola ni Pepsi n'avaient encore entamé la conquête de la Chine. Mais la civilisation du Tourisme commençait déjà à entamer

Hangchou. Les collines et la presque montagne au sud-ouest du lac et de la ville sont tressées de sentiers que nous explorions avec allégresse, Lo ne savait pas encore sur quel pied il pouvait danser avec moi. Les étrangers, même s'ils « pensent bien », peuvent attirer les pires ennuis. Mais Lo commençait à sentir sur quel pied nous pouvions marcher. Il demeurait prudent. Il savait déjà quel vaste domaine nous restait ouvert. Je n'étais visiblement pas de ces iconoclastes qui balayent cinq mille ans de culture chinoise comme des survivances « féodales » à déraciner. Quand il eut découvert que j'aimais la poésie, et que j'étais même peut-être un peu poète, il respira : le champ était assez large pour notre accord.

Partout en grim pant, on découvrait des stèles dans les bosquets de bambous, au bord des sources et des fontaines, à l'ombre des grands saules, entre les acacias et les châtaigniers d'eau. Émergeant d'un massif de rhododendrons, la première stèle que nous déchiffrâmes avec Lo était dédiée à la mémoire du grand Tu Fu, « *qui chevaucha la Licorne et se cache derrière le Phénix* ». Je retrouve dans mes carnets de l'époque les inscriptions et les poèmes dont les lettrés de Hangchou avaient constellé les collines. Il n'en reste plus grand-chose : à grands coups de masse, les Gardes rouges ont été briser et abattre ces vestiges infâmes de la féodalité et de la « domination réactionnaire du Kuomintang ». Bûcherons

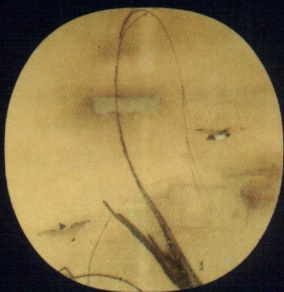
de l'avenir radieux, des phalanges de pauvres enfants, marionnettes des tireurs de ficelles du sommet, allèrent cogner dévotement à coups de masse sur les vers de Kiu Yuan, de Tao Yuan ming, de Po Kiuyi, de Li Po, de Tu Fu. Mais ce printemps-là, le livre de pierres des sentiers et des sous-bois était encore intact. On pouvait lire encore au détour du sentier des messages profondément réactionnaires. « *Le vent pousse les feuilles mortes / Le fleuve entraîne les eaux vives / Le temps emporte la Fleur du Temps* » (Tu Fu). « *Les fleurs de la montagne / savent rire avec moi / même si elles ne savent pas encore parler* » (Wou Yangsiu). Il arrivait même qu'on déchiffrât dans les sous-bois, ô scandale, un texte bouddhique : « *Comme un rêve / comme une vision / comme une bulle / comme une ombre / comme la rosée / comme l'éclair.* » Ce petit crépitement doux de brèves métaphores sur la brièveté de nos vies, extrait du célèbre *Soutra du diamant*, exprime un scandaleux message de résignation, de soumission aux destins. Mais le poète dont j'allais rencontrer l'œuvre et la figure à Hangchou, par le truchement du gentil Lo Dakang, n'était pas moins « défaitiste » et docile aux « décrets du ciel ». Les premiers vers que je lus de lui étaient gravés dans une stèle de pierre rosée, accordée aux fleurs rouges des bananiers alentour. « *La vie de l'homme : / l'empreinte d'une oie sauvage sur la neige / Envolé, l'oiseau est déjà loin.* »

Dans les premières années de ma découverte des Extrêmes-Orient, depuis cet esprit chinois où se marient l'évanescence bouddhiste et l'inexorable écoulement de toutes choses dans le Tao, jusqu'à la célébration de l'impermanence fondamentale dans le *mono no aware* du Japon, j'ai cru d'abord que la répétition obstinée de la fragilité du vivre et de la brièveté de notre traversée des apparences devait engendrer tristesse et mélancolie. Que la vie soit très courte, c'est déjà un peu fâcheux. S'il faut de surcroît se le répéter tout le long du chemin, est-ce tellement sage ? Et puis je me suis aperçu que c'était plutôt le contraire. *Vanité des vanités*, ça peut se prononcer sur un ton lugubre ou se proclamer avec cordialité. Se familiariser avec l'aléatoire et le fugitif de nos vies, faire un nœud permanent à son mouchoir pour se rappeler que le temps n'a qu'un temps, et que la vie, ce n'est pas pour la vie, cette hygiène de l'esprit met plutôt de bonne humeur. Quand ça ne rend pas gai, ça laisse au moins calme et assez tonique.

Mes amis philosophes, et les maîtres de philosophie que l'enseignement et les grandes « modes » intellectuelles m'ont proposés, n'ont jamais pris très au sérieux mon hypothèse de travail en philosophie : c'est que, à mon avis, la plus juste évaluation d'une doctrine ou d'une théorie ne se fait pas selon les critères de *vérité*, qui dans ce domaine sont

toujours incertains, toujours ambigus. L'hirondelle est sûre que la journée commence au lever du soleil. La chauve-souris est sûre que la journée commence au coucher du soleil. Elles sont dans le vrai toutes deux.

Les penseurs chinois ont manifesté une extrême prudence avec la *vérité*. Plus ancienne sans doute que le mythe de la caverne transmis par Platon, les Chinois racontent une fable qui a d'ailleurs inspiré Su Dongpo. L'apologue évoque les expériences d'un aveugle de naissance qui voudrait, dans sa ténèbre, se faire une idée du soleil. À quoi ressemble l'astre ? Quelqu'un répond : à ce plateau de cuivre rond. L'aveugle tourne et retourne le plateau dans ses mains, le fait résonner et dit : « J'ai compris. » Quand il entend le son du gong frappé au maillet par les moines du monastère voisin : « C'est le soleil », dit-il. Quelqu'un ajoute : « Le soleil ressemble à cette chandelle. » L'aveugle prend dans ses mains la chandelle, la tourne et retourne et conclut : « Voici donc la forme du soleil. » Alors quelqu'un allume la chandelle. L'aveugle se brûle un peu les doigts. « Mais, dit-il, je sais maintenant ce qu'est la vérité du soleil ; c'est celle d'un plateau de cuivre, d'un gong frappé au maillet, d'une chandelle ronde, d'une petite flamme. » Ceux qui près de l'aveugle ont des yeux pour voir, savent que le soleil n'est pas un plateau de cuivre, n'est pas un



L'UN
E T
L'AUTRE

nrf

CONCEPTION GRAPHIQUE MEZIER/VALENTIN



94-III A 73803 ISBN 2-07-073803-5

Extrait de la publication